

A woman with long, wavy red hair and green eyes is the central figure. She is wearing a green knit sweater and a brown scarf, and is holding a white cup of coffee topped with whipped cream and red sprinkles. Steam is rising from the cup. In the background, a dark blue building with arched windows is lit from within, and a sign above the entrance reads "Café du Flocon" with a snowflake icon. String lights are visible above the building. Snow is falling gently. In the foreground, a wooden table holds two more cups of coffee and two empty plates with spoons. The overall atmosphere is cozy and wintry.

Tant qu'il y aura
des marguerites

Sarah Logan

Sarah Logan

Tant qu'il y aura des marguerites

© Sarah Logan, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0163-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'étais assise à une terrasse de café à siroter une boisson chaude, essayant de me réchauffer face à cet hiver rude et capricieux. Tous les clients avaient trouvé refuge à l'intérieur, sauf moi. M'éloignant de la douceur facile d'une pièce chauffée, je laissai le froid s'immiscer dans mes pores, les rafales de vent me chatouiller le nez et faire valser mes cheveux. Les doigts gelés m'agrippant à ma tasse de chocolat chaud, j'étais dans un état de réflexion intense pour une heure aussi matinale. Mon petit calepin à la main, je commençai à écrire, j'étais enthousiaste à l'idée d'amorcer ce journal de ma vie. J'avais lu que c'était la meilleure thérapie qui soit, et, comme je n'avais pas les moyens de payer un psy, je ne perdais rien à essayer.

Je m'appelle Jolene comme dans la chanson de Dolly Parton. Mon père était un fan de musique country. D'après ma mère, il était guitariste dans un groupe et avait rêvé d'en faire sa carrière, mais celle-ci resta au point mort, tout comme sa vie. Le seul souvenir que j'ai de lui, c'est qu'il est parti un mardi du mois de juin, jour de la kermesse, j'avais 6 ans. Si seulement il avait pu se contenter d'un classique abandon de foyer, je crois que j'aurais mieux vécu les années qui suivirent, mais non, il fallut qu'il me donne un prénom difficile à porter. En France, on ne prononce pas « Djoleen », mais « Jolène », à chaque rentrée j'appréhendais le moment de l'appel de classe, parce que je devais constamment corriger mes professeurs. Je suis grande, rousse, et j'ai des taches de rousseur sur tout le visage, une cible parfaite pour les tyrans des cours de récré. Inutile d'espérer du réconfort à la maison, souvent après l'école, ma mère allée dans les bars, et moi je devais attendre patiemment.

— Est-ce que ça va mademoiselle ?

J'avais senti une main sur mon épaule, ce qui m'extirpa de mes pensées. Un homme en uniforme était planté devant moi. Il était de taille moyenne, les épaules carrées, et des yeux bleus, je ne l'avais pas entendu arriver.

— Oui, tout va bien, pourquoi ? dis-je avec difficulté, j'étais resté trop longtemps dehors, mes lèvres avaient commencé à geler.

— À une heure aussi matinale, ce n'est pas une bonne idée de rester dehors !

— Le froid m’aide à réfléchir, dis-je spontanément

— Réfléchir à quoi ? rétorqua-t-il. Il me fixa avec insistance.

Prise de cours par cette intrusion soudaine dans mon espace personnel, ma réponse fut assassine.

— Est-ce que je suis obligée de vous répondre ? Il baissa la tête pour rejoindre mon regard qui était planté sur le sigle cousu dans son pull et hocha la tête comme s’il venait de comprendre la raison de ce ton acerbe. C’était écrit « gendarmerie nationale ».

— Pas du tout, désolé pour le dérangement.

Je le fixai bêtement, j’avais l’impression que quelque chose m’échappait. À ce moment-là, plusieurs hommes sortirent du café et l’interpellèrent.

— Antho, on a une mission, faut y aller !

Ils montèrent à bord d’un Renault Traffic bleu marine, je les observai s’éloigner, les grilles situées côté fenêtre me plongèrent dans un souvenir que j’avais enfoui depuis longtemps. J’entrai dans le café pour payer ma note et me dirigeai vers la station de métro.

Arriver à la brioche sucrée, mon apprenti Charlie, m’attendait avec impatience pour commencer la préparation des pains. J’adore mon métier, il m’apaise, et je ressens que transmettre mon savoir-faire est un juste retour des choses. J’aime être au contact de la pâte et entendre le pain chanter dans le four, ce qui, pour tout boulanger signifie que c’est un pain réussi. Concentrer dans les préparations des viennoiseries, je ne pense à rien d’autre d’habitude, sauf, aujourd’hui.

J’avais seize ans, deux policiers étaient venus à ma rencontre pour me demander où se trouvait mon frère. Je ne pensais pas à mal, alors, j’ai dit la vérité. En rentrant chez moi, il était face contre terre, menotté, une dizaine d’officiers de police autour de lui. Ces mots me hantent toujours, « Jolene le jour où je sortirais, je te retrouverai, je te tuerai ! ». Comment aurais-je pu deviner qu’il était recherché pour braquage, personne ne m’avait rien dit. J’ai appris la nature des activités de mon frère, le lendemain, dans l’ouest France, il avait fait

les gros titres. « *Le dernier membre d'un groupe de cambrioleurs qui sévissait dans la région a été arrêté à son domicile* ».

Mon frère en prison, les jours de sobriété de ma mère réduisaient au fil du temps, et la trajectoire qui se dessinait pour moi semblait déjà toute prête, c'était perdu d'avance.

Pourtant, une personne m'a sauvé et a changé ma vie. C'est un vieux monsieur nommé Henry, notre voisin de palier, témoin malgré lui de nos histoires. Il m'avoua que ce que j'avais vécu pendant mon enfance aurait pu s'arrêter, si quelqu'un avait fait un signalement à l'Aide Social à l'Enfance. Il se sentait coupable de son silence, motivé par la peur des représailles s'il avait dénoncé mes parents. J'avais des notes correctes, grâce à Henry, veuf et à la retraite, il avait du temps libre. Il m'aidait souvent à faire mes devoirs, en contrepartie, je lui préparais des plats et j'avais le droit de rapporter les restes à la maison. Un jour, il m'a dit cette phrase qui s'imprima en moi de manière indélébile, « Dans la vie, tout le monde a le droit au bonheur, par ce que le bonheur est, avant tout, un choix ». Peu de temps après, j'ai opté pour un CAP en boulangerie en apprentissage, ce qui m'a permis de quitter ce quartier maussade.

Onze heures, c'était la fin de ma journée de travail, je saluai mes collègues, et pris le métro à la hâte. Je me sentais nauséuse, sans le vouloir. Cet officier avait ravivé un passé que j'avais mis dix ans à digérer. Je m'apprêtais à entamer une sieste, lorsque mon téléphone sonna. Ma mère ? Je n'en revenais pas ! Cela faisait des années qu'on ne s'était pas parlé, je refusais de répondre. Quelques minutes plus tard, un autre appel, c'était Henry.

— Salut Henry, tu ne devineras jamais qui a essayé de m'appeler

— Ta mère

— Comment tu le sais ?

— Elle n'arrivait pas à te joindre, alors elle m'a appelé

— Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Elle voulait t'avertir que ton frère avait obtenu une remise de peine, il sort

dans une semaine, dit-il calmement. Il savait ce que cela représentait pour moi, et poursuivi, tu n'as pas à avoir peur, il a changé d'après ta mère.

— Il a menacé de me tuer dès qu'il sortirait, et il m'a déjà cassé le nez quand on était petit, je pense avoir de bonnes raisons d'avoir peur !

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Il n'y a rien à faire

— Ne t'inquiète pas Jolene, il ne connaît pas ta nouvelle adresse, cette ville est bien assez grande, je doute que vous vous croisie.

— Tu as raison

— Ne parlons plus de chose qui fâche, tu viens manger à la maison dimanche ?

— Oui, ça me fera du bien de te voir, je passerai à la boulangerie pour prendre une tarte aux poires.

— Mon dessert préféré, tu es un ange Jolene.

Ces paroles réchauffèrent mon cœur. Vivant seul depuis des années, il attendait patiemment nos déjeuners du dimanche. Malgré sa maigre retraite, il avait toujours partagé avec moi, comme si j'étais sa propre fille.

— À dimanche.

Le lendemain matin, je décidai de retourner au café. « Un chocolat chaud, s'il vous plaît, je m'installe en terrasse. »

— Et voilà, dit le serveur, un bon chocolat chaud pour vous réchauffer.

— Je vous remercie

— Il faut que je vous dise, l'officier qui a discuté avec vous hier matin, nous a demandé si vous veniez souvent ici. Il nous a fait comprendre que nous aurions dû vous recommander l'intérieur à la vue des températures, mais nous lui avons gentiment expliqué qu'un client est libre de s'asseoir où il veut. J'ai bien l'impression que vous lui avez tapé dans l'œil, reprit-il.